

UN CENTENAIRE CONSENSUEL ? HISTORIOGRAPHIES ET DÉBATS AUTOUR DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.

TABLE RONDE – 25 NOVEMBRE 2015

Paul Greissler (P.G.).- *En introduction, quelle réponse apporteriez-vous à la question posée par le titre de la table ronde, « un centenaire consensuel ? » ?*

Nicolas Beaupré (N. B.) – Je me concentre sur le cas de la France, où la question pouvait effectivement se poser à la veille du Centenaire. Au cours des années 1990-2000, l'historiographie française a été marquée par un regain d'intérêt pour le conflit. En témoignent le succès de l'Historial de Péronne et par l'opposition de deux « écoles » : la première, celle dite de Péronne, aborde la question du consentement en étudiant les systèmes de représentation accompagnant le conflit (culture de guerre, patriotisme, défense de la famille, ...) ; tandis que la seconde, celle dite du CRID, s'attarde sur les systèmes de contrainte pouvant peser sur les combattants (rôle de l'Etat, domination sociale, propagande, ...). De mon point de vue, curieusement, à partir de 2013, ce débat a eu tendance à s'atténuer, voire à s'apaiser. Le fait que le conseil scientifique de la Mission du Centenaire comporte des historiens de ces deux « écoles » a permis cet effet d' « union sacrée », si je peux oser cette image un peu exagérée. Le succès du Centenaire s'explique également par le fait que l'histoire s'écrive de plus en plus par « en bas », avec l'émergence d'une histoire territoriale, locale, comme le prouvent les milliers d'initiatives locales qui ont obtenu la labellisation Centenaire 14-18.

Gerd Krumeich (G. K.) – Je reviens sur le terme d'apaisement. Il y a maintenant douze ans qu'est paru le livre provocateur d'Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker, *14-18. Retrouver la Guerre* (Paris : Gallimard, 2000). Cet ouvrage a suscité une vive discussion. Maintenant, on ne peut pas parler vraiment d'apaisement, car il y a toujours des provocateurs, mais plutôt de synthèse. Il y avait de tout dans cette guerre : c'est bien ce que montre l'ouvrage publié sous la direction de Nicolas Beaupré, *Dans la guerre 1914-1918, Accepter, refuser, consentir* (Paris : Les Belles Lettres, 2015). Il ne s'agit pas d'un compromis lâche, c'est une synthèse. Je pose en revanche la question de l'anneau de la Mémoire de Notre Dame de Lorette, dans le Pas de Calais¹. Il est esthétiquement beau mais est-ce que les soldats s'y reconnaîtraient ? Peut-on considérer les soldats comme étant tous unis dans une même souffrance ?

P G – *En dehors de cette commémoration franco-allemande ou d'Europe de l'Ouest, comment la commémoration est-elle ressentie dans l'Est de l'Europe ?*

Julien Gueslin (J. G.) – Avant les années 1990, on parlait de quatre mémoires différentes du conflit, autour de quatre visions antagonistes : la mémoire soviétique ; celle des Etats baltes indépendants durant l'Entre-deux guerres ; celle qui émerge après 1945 au sein des élites qui ont émigrées à l'Ouest et, en quatrième lieu, celle des Allemands, des descendants des germano-baltes.

On ne peut pas parler de débat puisque chaque groupe avait une vision téléologique de la Première Guerre mondiale. Le Centenaire donne l'occasion de croiser les perspectives internationales, comme c'est le cas pour l'historiographie lettone. Il convient de chercher à montrer la spécificité de cette zone (comme la disparition des lieux de mémoire des pays baltes, détruits tant par les Allemands que par les Soviétiques) mais, en même temps, qu'elle est entièrement intégrée...

¹ L'Anneau déploie la liste des noms de 579 606 tués sur les 90 kilomètres de front du Nord-Pas-de-Calais entre 1914 et 1918, représentant 40 nationalités.

P.G.- Diriez-vous que le Centenaire a un véritable dimension transnationale ou n'a-t'il été qu'une addition de visions nationales juxtaposées ?

G. K. – Le terme -à la mode- d'« histoire transnationale », m'interroge. Aujourd'hui, il y a un consensus pour dire qu'il est nécessaire de sortir de la juxtaposition d'histoires nationales. Quelle est la différence entre l'histoire comparée et l'histoire transnationale ? La seconde est un fétiche, une impossibilité. Il y a certes des problèmes transnationaux, qui concernent tous les combattants, mais personne ne saurait y répondre de manière transnationale. Qui est l'homme ou la femme qui pourrait le faire ? Il y a des questions transnationales mais pas de réponses transnationales.

N. B. – Mais il existe des territoires de frontières, propices à des visions transnationales. Une histoire impériale de la Première Guerre mondiale est également une histoire transnationale, comme par exemple les Polonais qui se battent dans plusieurs armées successivement. En Allemagne, il y a eu un Centenaire. Ce n'était pas évident car du point de vue mémoriel, la Première Guerre mondiale n'occupe pas la même place centrale qu'en France et qu'en Grande-Bretagne. Pourtant en 2014, il y a eu de nombreuses expositions, de nombreuses initiatives. Comment l'histoire nationale est-elle vue en Allemagne ?

G. K. – C'est une question d'épistémologie. On n'en sort pas. Nous sommes dans les stéréotypes nationaux et nous avons beaucoup de mal à en sortir. Antoine Prost et Gerd Krumeich sont tous les deux des spécialistes de Verdun et, pour autant, l'écriture d'un livre à deux voix sur cette bataille a été difficile². Il y a des phénomènes transnationaux mais l'histoire transnationale est, je le répète, une velléité, une histoire nationale qui prétend être histoire transnationale. Comment concevoir des idées transnationales avec des cadres nationaux ?

P. G. – Pour autant, peut-on dire que le Centenaire n'est qu'une juxtaposition d'histoires nationales ?

G. K. – C'est là que cela devient intéressant car ni les officiels, ni les historiens n'ont vu venir les questions émanant du grand public. Maintenant cette « histoire à moi » est précieuse. Pas moins de 300 expositions ont été organisées en Allemagne. Jamais pour répondre à la question de la responsabilité mais pour parler du vécu du soldat, du vécu local également. L'enjeu n'est pas d'écrire une « histoire locale de la Grande Guerre » ; ces démarches témoignent d'une sensibilité et d'une envie de « faire partie » de l'histoire. Tel particulier a pu aussi s'interroger pour savoir où était son grand-père durant le conflit... et découvre qu'il faisait partie du 71e RI, stationné (*inquartiert*, en allemand) à Dinan et ayant donc participé aux massacres perpétrés dans cette ville. C'est la question de la responsabilité qui revient par la petite porte. En revanche, les questions politiques de la Grande Guerre sont restées assez mortes comme la question de la responsabilité. L'ouvrage de l'historien australien, Christopher Clark, *Les Somnambules*, a été vendu à 40 000 exemplaires en France alors qu'en Allemagne c'est près de 350 000 qui ont été vendus. Il y a eu un réel enthousiasme de la part du public allemand.

² Prost (Antoine), Krumeich (Gerd), *Verdun 1916. Une bataille de légende vue des deux côtés*, Paris : Tallandier, 2015. L'ouvrage est paru au mois de novembre 2015, juste avant les Journées d'études.

P.G.- Selon vous, quels sont, s'il y en a, les apports historiographiques du Centenaire ? Le Centenaire a-t-il permis de mettre en lumière certaines lacunes ?

J. G. – Dans les pays baltes, le Centenaire est plutôt marqué par la redécouverte de travaux et de centres d'intérêts qui étaient déjà là dans les années 1920-1930 jusqu'à la période soviétique, cette dernière marquant un arrêt brutal pour l'historiographie. La tentation initiale était de rééditer intégralement les ouvrages parus alors, sans mise à jour ; le Centenaire a finalement permis de réinterpréter des faits grâce à l'historicité des perceptions et des imaginaires, de relativiser, de remettre en contexte et de décloisonner les mémoires.

N. B. – En France, il y a deux niveaux : la réédition des grands textes, entrés dans les canons de la mémoire, et la redécouverte d'une histoire par en bas avec la publication de correspondances, notamment sur les réseaux sociaux. Ces initiatives se multiplient et sont centrées sur le combattant de la Grande Guerre, comme dans les années 1930. Il y a cependant des évolutions, comme l'intérêt croissant porté à l'histoire des enfants et des femmes. On voit également apparaître des récits de populations marginalisées par la mémoire.

G. K. – Je veux revenir sur la question transnationale. Les ouvrages n'offrent pas une vision transnationale mais des lectures nationales. Chaque perception d'un ouvrage est différente selon les lieux, le temps et les individus. Si on pense à un texte comme celui d'Erich Maria Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau* (1929), les gens l'ont reçu et lu selon leur vécu.

Concernant les ressources internet, des sites comme *Europeana* ou *Mémoires des Hommes* publient les journaux de marche des régiments. Maintenant, je trouve tout ce que je veux, sans difficulté: Il y a une évolution dans la mesure où les sources internet permettent maintenant une information « transnationale » vaste » mais dont la lecture restera imprégnée par les savoirs acquis nationaux.

P. G. – L'an dernier, un tableau d'Otto Dix a été présenté en Alsace. Il a choqué.

G. K. - A Dresde, une exposition consacrée à cet artiste a été montée récemment³ et sa réception n'a posé aucun problème. On s'est habitué aux atrocités dépeintes par Otto Dix. A l'Historial de Péronne, les eaux-fortes d'Otto Dix ont déjà été exposées. Seule l'une d'entre elles a créé un choc, montrant le viol d'une religieuse par des soldats allemands. Mais ce qui crée le choc, c'est ce que l'on n'a jamais vu.

J. G. – Dans les pays baltes, le nombre de peintures est important. Cependant, les horreurs et les traumatismes de la Seconde Guerre mondiale ont pu mettre un couvercle sur ceux de la Première Guerre mondiale, d'où a découlé une certaine minoration des représentations de la Première Guerre mondiale.

N. B. – Les artistes contemporains parlent beaucoup aux historiens car ils montrent les populations civiles et les déportés, qui sont -dans le cas de la Lettonie- importants. Le travail artistique sur le conflit a été important pendant et juste après les combats puis oublié et récemment redécouvert comme en témoignent les expositions organisées comme celle du Musée des Beaux-Arts de Reims en partenariat avec Wuppertal⁴.

³ La Galerie Neue Meister du *Staatlichen Kunstsammlungen Dresden* a présenté l'exposition *Otto Dix. Krieg (War)* entre les mois d'avril et de juillet 2014.

⁴ Exposition *Jours de Guerre et de Paix*, présentée au Musée des Beaux-Arts de Reims entre les mois d'octobre 2014 et janvier 2015, en partenariat avec le musée Von der Heydt de Wuppertal en Allemagne. Un regard

J. G. – Il s’agit d’une « histoire en miettes » que l’on reconstitue minutieusement. En Occident, il y a un trop plein de documents. Dans les pays baltes, ils sont peu nombreux, dispersés et a fortiori en plusieurs langues.

G. K. – Cette histoire en miettes est parfaitement illustrée par le cas des Polonais. A Verdun, 70 000 soldats polonais sont « prêtés » à l’armée française par la Russie ; 70 000 Polonais ont été recrutés dans l’armée allemande et 70 000 portent l’uniforme austro-hongrois. Il existe donc une réelle déchirure. Durant les années 1919-1920, on assiste à la construction d’une histoire de la Pologne souffrante et glorieuse. Mais l’URSS vient étouffer ce travail historique.

N. B. – La Pologne est un phénomène intéressant. Il y a, d’un côté, la redécouverte de l’histoire glorieuse des légions Pilsudski, régiments engagés dès août 1914 dans l’armée Austro-hongroise et composés d’intellectuels polonais qui s’engagent au nom de la Pologne de l’avenir. Cette histoire est restée connue des familles, par le biais de chansons par exemple, même si elle a été occultée par les Soviétiques. A côté de cela, des jeunes historiens ont mis en exergue ces quelques milliers de volontaires (120 000 à 150 000) par rapport aux deux millions de soldats polonais qui ont dû se battre par obligation. L’exposition du Musée de l’armée de Varsovie a permis d’essayer de sortir de cette histoire traditionnelle en se reposant sur l’histoire par le bas.

J. G. – La logique est la même pour les pays baltes, avec une surfocalisation sur les légions et l’oubli des soldats engagés.

P.G.- *Les enseignants du secondaire sont amenés à utiliser en cours certains concepts et certaines notions (ex : « brutalisation », « guerre totale »). Ceux-ci sont-ils toujours pertinents scientifiquement ?*

G. K. – En Allemagne, au lycée, il n’y a que peu de temps consacré à la Première Guerre mondiale. Elle n’a pas la place qu’il lui faudrait. On a deux ou trois heures pour aller de juillet 1914 à la Révolution de 1918.

N. B. – Chaque *Land* a son programme scolaire, il y a de notables différences. Nous avons, avec G. K., accompagné une bande dessinée, *Tagebuch 14/18 – Carnets 14/18*, qui a très bien marché. Il s’agit de la transcription et de l’illustration de quatre mémoires ou carnets, deux français et deux allemands. La *Bundeszentrale für politische Bildung* (à Bonn) en a racheté les droits pour une diffusion plus large.

G. K. – Je souhaite m’attarder un peu sur le terme « brutalisation ». De nombreux historiens classiques de Weimar occultent la Première Guerre mondiale, voulant surtout expliquer la destruction de Weimar et la genèse du National-Socialisme. Pourtant il y a eu une brutalisation dans les rues de la République de Weimar. Avant la guerre, on n’avait jamais assassiné de politiciens en Allemagne, ce qui n’est plus le cas après 1918. Cette nouvelle brutalité fut le fruit sans doute de la frustration face à une guerre perdue et dont on ne s’explique les raisons que sous le mode de la « trahison » d’une armée invaincue dans les champs de bataille.

croisé franco-allemand sur l’art de 1910 à 1930 à travers plus de 500 œuvres. D’excellents catalogues, en français et en allemand, ont été réalisés pour ces expositions.

J. G. – Dans les pays baltes, ce qui choque dans l'enseignement du conflit, c'est le silence autour du front de l'est. Cela donne aux enseignants baltes le sentiment d'être considérés comme des objets et non comme des acteurs à part entière. Dans le peu de temps consacré, on voit avant tout une histoire des grandes puissances.